Des objets et des hommes : naissance des collections ethnographiques japonaises chez André Leroi-Gourhan et Shibusawa Keizō

モノと人間—アンドレ・ルロワ＝グーランと澁澤敬三における日本民族コレクションの誕生

Of Artefacts and Men: The Birth of André Leroi-Gourhan's and Shibusawa Keizō's Japanese Ethnographic Collections

Damien Kunik

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/1675>

DOI : 10.4000/ebisu.1675

ISSN : 2189-1893

Éditeur :

Institut français de recherche sur le Japon (UMIFRE 19 MAEE-CNRS), Maison franco-japonaise

Édition imprimée

Pagination : 199-231

ISSN : 1340-3656

Référence électronique

Damien Kunik, « Des objets et des hommes : naissance des collections ethnographiques japonaises chez André Leroi-Gourhan et Shibusawa Keizō », *Ebisu* [En ligne], 52 | 2015, mis en ligne le 20 septembre 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/1675> ; DOI : 10.4000/ebisu.1675

Des objets et des hommes

Naissance des collections ethnographiques japonaises
chez André Leroi-Gourhan et Shibusawa Keizō

Damien KUNIK

モノと人間—アンドレ・ルロワ＝グーラン
と澁澤敬三における日本民族コレクションの誕生

ダミアン・キュニック

Of Artefacts and Men: The Birth of André Leroi-Gourhan's
and Shibusawa Keizō's Japanese Ethnographic Collections Damien KUNIK

✎ **Mots-clés :** André Leroi-Gourhan, Shibusawa Keizō, ethnologie, histoire des musées, collections ethnographiques, histoire des sciences sociales.

L'auteur : Damien Kunik est doctorant et assistant de recherche à l'université de Genève. Spécialiste de la culture matérielle et de l'histoire culturelle du Japon moderne et contemporain, il s'intéresse particulièrement au rapport entre arts populaires et matériau ethnographique, ainsi qu'à la muséologie de l'ethnologie en Europe et au Japon.

Résumé : Dans les années 1930, deux chercheurs, le Français André-Leroi-Gourhan et le Japonais Shibusawa Keizō, s'appliquent à étudier la culture matérielle japonaise dans une perspective scientifique. L'objectif du présent article est de mettre en parallèle les travaux de ces deux figures pour illustrer la simultanéité des questionnements épistémologiques dans les deux pays. Ce travail nous invite à nous interroger sur l'influence de leur pensée face aux bouleversements que connaissent les institutions muséales en France et au Japon depuis le début des années 2000.

キーワード

アンドレ・ルロワ＝グーラン、澁澤敬三、民族学、博物館制度史、民族コレクション、文化人類学史

著者

ダミアン・クニックはジュネーブ大学博士課程、専任助教。近代・現代日本のマテリアル・カルチャーと文化史を専門とし、主に民衆的工芸と民俗資料の関係、ヨーロッパと日本における民族博物館学を研究している。

要旨

1930年代、アンドレ・ルロワ＝グーランと澁澤敬三という日仏の在野の学者が、日本のマテリアル・カルチャーを科学的見地から研究し始めた。本稿の目的は、両者の諸研究を比較対照し、日仏両国における認識論的問題の同時性を説明することにある。2000年代初頭以来、日仏両国の博物館制度には大きな変化が見られるが、この変化を念頭に置きつつ、両者の思想の影響を再検証したい。

Keywords: André Leroi-Gourhan, Shibusawa Keizō, Ethnography, History of Museums, Ethnographic Collections, History of the Social Sciences.

The Author: Damien Kunik is currently a Ph.D. student and research assistant at the University of Geneva. His field of study concerns the material culture and cultural history of modern and contemporary Japan, with a special interest in the relationship between folk arts and ethnographic material, along with the museology of ethnology in Europe and Japan.

Abstract: During the 1930's, researchers André Leroi-Gourhan from France and Shibusawa Keizō from Japan began to study Japanese material culture in a scientific perspective. This paper seeks to compare the work of these two figures in order to illustrate the synchronicity of both countries' epistemological interrogations. It further aims to assess the influence of their thought following the profound changes affecting museums in France and Japan since the beginning of the twenty-first century.

Des objets et des hommes

Naissance des collections ethnographiques japonaises chez André Leroi-Gourhan et Shibusawa Keizō

Damien KUNIK*

La décennie 2000 fut en France celle d'une intense activité institutionnelle et d'interrogations politiques sur le rôle du musée d'ethnographie, devenu depuis « musée de société » ou « musées des civilisations » (Barroso & Vaillant 1993). Le résultat le plus évident de ces questionnements fut sans doute, aux yeux du public, l'inauguration à Paris en 2006 du musée du quai Branly, qui réunit principalement sous son toit les collections d'ethnologie et la bibliothèque du musée de l'Homme et celles du musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie (voir notamment Sergent 2007). Ces retrouvailles symboliques entre l'Homme et les arts dits « premiers » méritent notre attention. Et si cette entreprise de restructuration muséale réinterprète l'histoire des sciences sociales francophones, relevons en premier lieu, pour introduire notre propos, que la voie choisie aujourd'hui semble affirmer la pertinence d'un double regard, scientifique et esthétique, sur des fonds d'objets dont on perçoit diffusément la valeur sans savoir toujours quelles qualités leur prêter.

En Suisse voisine, la réouverture du musée d'Ethnographie de Genève confirme cette tendance, en gestation depuis 2001 au moins (Benkirane & Deuber Ziegler 2007 : 11-12). Le magazine *Artpassions* en exprime la teneur en consacrant son numéro de septembre 2014 à l'événement. En un dossier richement illustré, sont présentés « cette superbe figurine de proue

* Université de Genève.

des Îles Marquises », « cette magnifique trompe à embouchure latérale [...] de la célèbre ethnie des Kayapo », ou encore « d'un état de fraîcheur exceptionnel, ce masque de Colombie-Britannique [...] caractéristique de l'art puissant et expressif des populations amérindiennes de la Côte Ouest » (Geoffroy-Schneider 2014 : 74-75).

De retour en France, même devenir pour le musée des Arts et Traditions populaires, fermé en 2005 pour se voir incorporé au récent musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (Mucem) inauguré à Marseille en 2013. Ainsi donc les arts, les traditions et les civilisations¹ se trouvent réunis dans un même espace conceptuel tentant à sa manière de réaffirmer le vieux rêve des « archives totales de l'humanité » appelé de ses vœux dans la première moitié du siècle par Marcel Griaule (Griaule 1957 : 5) et, comme cela semble être la règle, dans un bâtiment à l'architecture ultra-contemporaine. Ces mutations n'allèrent naturellement pas sans un bouillonnant débat intellectuel sur la vocation de tels lieux publics.

Les questionnements sont les mêmes au Japon suite à l'ouverture du musée national du Kyūshū (Kyūshū kokuritsu hakubutsukan 九州国立博物館) à Dazaifu 太宰府 en 2005, en s'accordant à peu près simultanément avec le choix fait par la France, dans le cas du Mucem, de délocaliser les grandes institutions muséales nationales. Il faut s'interroger, dans des pays aux traditions aussi centralisatrices que la France et le Japon, sur la tendance actuelle à gratifier les régions de musées d'envergure spécialisés dans la préhistoire, l'ethnologie, l'art, la culture matérielle. En somme, une histoire alternative globale par le matériau non-écrit qui, parce que nous ne parvenons pas toujours à lui attribuer une place définie, présente un potentiel théorique de déstabilisation du récit national qu'il est peut-être bon de tenir éloigné des capitales. Ou alors serait-ce que les régions, « espaces ethniques » eux-mêmes distincts au sein de la métropole, seraient plus à même de valoriser cet héritage ?

Relevons enfin, même si nous revenons là à proximité de Tokyo, que le musée national d'Histoire et de Folklore (Kokuritsu rekishi minzoku hakubutsukan 国立歴史民俗博物館), situé à Sakura 佐倉, a très récemment

1. À quoi il convient encore d'ajouter le vaste champ de l'histoire naturelle, si l'on en croit le choix muséographique opéré par le très récent musée des Confluences qui a ouvert ses portes à Lyon en décembre 2014.

(en mars 2013) transformé ses galeries qui traitent de l'histoire du folklore japonais. Quelque chose est donc en train de se passer. Ce questionnement général, déjà manifeste en 2003 suite à la publication d'un article de Takezawa Shōichirō du musée national d'Ethnologie d'Osaka (Kokuritsu minzokugaku hakubutsukan 国立民族学博物館), se traduit sans ambiguïté dans le sous-titre « Les musées d'ethnographie doivent-ils continuer d'exister au *xxi*^e siècle ? » (Takezawa 2003 : 173-222), écho peut-être à l'article désormais fondateur de Jean Jamin « Faut-il brûler les musées d'ethnographie ? » (Jamin 1999 : 65-69). Dans ces deux pays que sont la France et le Japon, il paraît donc légitime aujourd'hui de s'interroger sur la valeur heuristique et patrimoniale des collections ethnographiques, leur rôle éducatif et la portée scientifique des musées.

Il est évident que notre article ne pourra faire le tour de la question. Il nous paraît malgré tout qu'un retour de quelques décennies dans le passé, et l'audace de la comparaison de deux figures étrangères l'une à l'autre mais proches par la sensibilité, pourra jeter une lumière nouvelle sur les interrogations actuelles quant à la valeur à prêter à ces collections qui préoccupent aujourd'hui les pays qui en possèdent. Nous prenons donc le parti d'entrer dans le sujet par la petite porte et le risque de n'offrir que des réponses partielles aux grandes questions que nous avons évoquées ci-dessus. Cependant, il n'est pas malvenu de réveiller les anciens en période de doute et, puisque les institutions qu'ils ont servies se cherchent une nouvelle raison d'être, essayons de comprendre ce qui avait amené des hommes à croire en elles par le passé.

Illustrer la matérialité du Japon populaire, deux figures

La décennie 1930 correspond, pour la France et pour le Japon, à un tournant critique dans la conception du rôle social des institutions muséales autant que dans la construction d'une « science de l'homme » encore balbutiante. La montée progressive des nationalismes en Europe et en Asie, l'arrivée sur la scène intellectuelle d'une nouvelle génération de chercheurs désireux de définir la portée de leur travail et de s'affirmer face à l'héritage

de leurs aînés², la multiplication exponentielle des objets de recherche et la réflexion inhérente à la manière de les exposer au public traduisent la somme des changements qui s'opèrent durant ces années. C'est pour illustrer les transformations de ce contexte scientifique que nous avons choisi de mettre en parallèle les travaux de deux figures faisant œuvre d'ethnographes, André Leroi-Gourhan (1911-1986) et Shibusawa Keizō 澁澤敬三 (1896-1963) qui, par leurs démarches respectives, ont laissé une empreinte forte sur le devenir d'une discipline qui était encore jeune.

Une question se pose néanmoins immédiatement. Pourquoi confronter la pensée de ces deux figures qui, selon toute vraisemblance et à la lumière des sources connues aujourd'hui, ne se sont ni fréquentées ni mutuellement influencées ?

La première peut paraître évidente. Tous deux ont travaillé sur le terrain japonais. Si la chose est triviale dans le cas de Shibusawa, dont les travaux sur la culture matérielle connaissent un regain d'intérêt depuis la valorisation de ses efforts de recherche par l'historien médiéviste Amino Yoshihiko 網野善彦 (1928-2004) dans les années 1990³, et bien plus encore depuis les célébrations du cinquantenaire de son décès en 2013⁴. Il en va autrement pour Leroi-Gourhan dont les travaux sur le Japon sont encore mal connus et peu exploités dans les cercles de la japonologie occidentale et de la recherche japonaise. Le fait s'explique certainement par l'absence de publications scientifiques sur le Japon de la part du chercheur français, mieux connu en Europe pour son travail ultérieur de préhistorien. Il fallut en effet attendre 2004 et la parution d'un ouvrage posthume, *Pages oubliées sur le Japon* (Leroi-Gourhan 2004), qui rassemble une grande partie des travaux sur le Japon menés par Leroi-Gourhan pendant la période 1937-1945⁵, pour que cet aspect de sa recherche refasse surface. Autre explication

2. Notamment Emile Durkheim (1858-1917) et Marcel Mauss (1872-1950) en France, Tsuboi Shōgorō 坪井正五郎 (1861-1912) et Torii Ryūzō 鳥居龍藏 (1870-1953) au Japon.

3. La compilation des *Œuvres choisies* de Shibusawa (Shibusawa 1992-93) s'est faite notamment sous la direction d'Amino.

4. Voir par exemple le site internet consacré à l'actualité de la recherche sur Shibusawa Keizō : <http://shibusawakeizo.jp>

5. Travaux inachevés, faut-il souligner, les *Pages oubliées* compilent en fait de nombreux textes, à différents états d'ébauche et de complétude, qui ne font qu'esquisser la

possible, l'ouvrage *Un voyage chez les Aïnous* (Leroi-Gourhan 1989), publié par l'épouse du chercheur, n'avait plus la fraîcheur de son actualité lors de sa parution. Destin malheureux pour un travail mené en 1938 dans les régions septentrionales du Japon qui révèle, d'une certaine manière, le maigre état des connaissances françaises de l'époque sur les populations indigènes de Hokkaidō, et qui, paru cinquante ans plus tard, était de fait largement dépassé. Parler d'un aspect méconnu de l'œuvre d'André Leroi-Gourhan dans une revue d'études japonaises, voilà déjà un objectif avoué du présent article.

La seconde raison qui nous incite à mettre en parallèle les travaux de Leroi-Gourhan et de Shibusawa est, pour reprendre le mot de Noël Barbe et de Jean-François Bert, la *concrétude* (Barbe & Bert 2011 : 6) du positionnement des deux chercheurs. Concrétude du sujet d'étude, par un intérêt décisif pour la dimension matérielle des cultures humaines. Concrétude scientifique également, par un choix affirmé de la recherche empirique de terrain. Concrétude de la finalité des efforts enfin, puisque tous deux envisagent leurs travaux dans une optique pédagogique, en diffusant le savoir par le biais des musées pour lesquels ils réunissent, enregistrent et étudient des collections.

Troisième raison, leur conception similaire de la culture populaire. Tous deux s'intéressent, nous l'avons dit, à la dimension matérielle de la culture. Or, en leur temps, cette approche n'est pas la seule option possible pour s'interroger sur la vie, l'histoire des masses rurales et urbaines et les préoccupations quotidiennes des gens ordinaires. Au même moment, dans la sphère somme toute relativement proche des études folkloriques, d'autres chercheurs indépendants tels qu'Arnold Van Gennep (1873-1957) en France ou Yanagita Kunio 柳田國男 (1875-1962) au Japon, choisissent au contraire de délaisser presque totalement la culture matérielle pour se focaliser sur les mythes, les rites, les pratiques et les croyances populaires. Si l'histoire politique et scientifique de la France et du Japon feront connaître à ce courant spécifique d'une « ethnologie de l'immatérialité » des chemins

recherche de leur auteur sur le terrain japonais. Plus révélatrice peut-être, une partie de la correspondance de Leroi-Gourhan avec Jean Buhot (1885-1952) du musée Guimet, y est également retranscrite. Celle-ci fait voir avec beaucoup de détails le quotidien du chercheur, ses pistes, ses intuitions et les difficultés qu'il put rencontrer.

radicalement différents, rien n'est encore joué avant la fin des années 1930⁶. Shibusawa et Leroi-Gourhan ont de toute évidence choisi leur voie non par effet d'entraînement ou par subordination aux tendances scientifiques de leur temps, mais bien par conviction personnelle.

Cet esprit d'indépendance se traduit également par un travail en dehors de la sphère académique. Lorsque s'ouvre en France le premier Congrès international de folklore à l'été 1937 sous la direction de Paul Rivet (1876-1958) et de Georges Henri Rivière (1897-1985), Leroi-Gourhan est déjà arrivé au Japon. Celui-ci passe donc à côté de ce fondamental instant de cristallisation scientifique des disciplines qui le concernent de près. Il n'est d'ailleurs pas impossible d'envisager que ces années japonaises, à l'écart des conflits d'idées et des querelles disciplinaires qui se déroulent à Paris, lui laisseront le champ libre pour s'imaginer son propre rayon d'action. Il est vrai que la correspondance avec Jean Buhot retranscrite dans les *Pages oubliées* (Leroi-Gourhan 2004 : 15-144) laisse parfois entrevoir un Leroi-Gourhan inquiet de l'écho de ses recherches face aux avancées métropolitaines, mais la distance le privera d'une réelle compréhension des enjeux qui se dessinent durant cette période en France. Dans le cas de Shibusawa, il est bon de rappeler que celui-ci n'est pas ethnologue de formation, ni même un chercheur affilié de près ou de loin au monde académique de son temps. Que la Société japonaise d'ethnologie (Nihon minzoku gakkai 日本民族学会), qu'il fonde et préside en 1934, joue un rôle majeur dans la définition du champ dans son pays est d'autant plus étonnant que son parcours professionnel est en vérité purement associé au monde de la finance et de la politique.

Il est finalement des raisons plus anecdotiques qui incitent encore à tirer des parallèles entre les efforts des deux hommes. Tout d'abord, il faut

6. Sur la division qui s'opère de la seconde moitié des années 1930 à la fin de la seconde guerre mondiale en France entre ethnologie, études folkloriques scientifiques, pratiques savantes d'amateurs, revivalismes régionaux et folklore repensé à des fins touristiques, voir l'article de Gilles Laferté (Laferté 2009 : 77-89). Nulle analyse aussi synthétique et exhaustive dans le cas japonais, mais l'ouvrage de Maeda Hideki 前田英樹, et plus particulièrement le neuvième chapitre du livre (Maeda 2013 : 120-133) offre quelques pistes pertinentes pour explorer la division entre les objectifs des études folkloriques et ceux du Mouvement des arts populaires du Japon (*Nihon mingei undō* 日本民藝運動) à la même période.

remarquer un intérêt similaire chez Shibusawa et chez Leroi-Gourhan pour l'étude iconographique. Ce travail est perceptible chez le Français dans l'analyse des motifs des plaquettes votives (*ema* 絵馬) qu'il collectionne pour le compte du musée de l'Homme et du musée Guimet ou des talismans et vignettes décorées vendues par les temples aux pèlerins⁷ (*ofuda* お札), ainsi que des images d'Ôtsu⁸. Le Japonais a pour sa part consacré, outre un travail similaire de collection de plaquettes votives, d'importants efforts à l'analyse des motifs des rouleaux peints du Moyen Âge et de l'époque d'Edo pour en retirer des informations sur la culture des époques anciennes⁹, selon une pratique qu'il nomme *ebiki* 絵引き (à comprendre comme le fait de « retirer de l'image les informations qu'elle contient »).

Enfin, nous ne pouvons manquer de signaler une fascination commune chez Leroi-Gourhan et chez Shibusawa pour le rapport entre l'humain et l'animal. Cet intérêt se manifeste chez le premier par un ouvrage publié très tôt, *La Civilisation du renne* (Leroi-Gourhan 1936) dans lequel il étudie les relations de commensalité entre l'homme et le renne dans les populations péri-arctiques. Il se manifeste chez le second par une étude approfondie des nomenclatures et des usages du poisson, de la pêche et des ses outils dans l'Archipel (Shibusawa 1992-1993 : vol. 2). Similitudes anecdotiques donc, mais peut-être ces rapprochements peuvent-ils nous faire percevoir de manière sensible que les deux figures partageaient bien plus que le présent article ne cherchera à démontrer.

Voilà donc autant de raisons de suggérer que leurs efforts méritent d'être comparés. S'il ne faut pas chercher des influences mutuelles qui n'ont de toute évidence pas, ou peu, existé, le travail pionnier de l'un et de l'autre pourra mettre en lumière des interrogations similaires, des décisions

7. La majorité de ces vignettes est entrée dans les collections du musée d'Ethnographie de Genève. Le catalogue de ces vignettes est disponible en ligne (http://www.ville-ge.ch/meg/musinfo_ofuda_ALG.php). Un ouvrage récent s'intéresse aussi en détail à ce type d'images (Kyburz 2014) et consacre un chapitre aux collections d'*ofuda* d'André Leroi-Gourhan (Ducor 2014 : 109-122).

8. Voir à ce titre l'ouvrage publié sur les images d'Ôtsu acquises par André Leroi-Gourhan (Marquet & Kusunose 2015).

9. Voir la compilation de ses travaux sur le sujet (Shibusawa 1984), entreprise par le Centre d'étude sur la culture du peuple ordinaire japonais de l'Université de Kanagawa (Kanagawa daigaku Nihon jōmin bunka kenkyūjo 神奈川大学日本常民文化研究所).

communes et des choix nécessaires au développement d'une manière d'observer, d'analyser ou de muséifier l'entrée du Japon dans le ^{xx}e siècle.

L'analyse des travaux de Leroi-Gourhan et de Shibusawa sera ici double. Dans un premier temps, nous nous intéresserons au parcours des deux hommes dans le courant des années 1930. Dans un second temps, nous observerons la dimension muséale de leurs efforts respectifs et la médiation parfois délicate qui s'opère entre le travail de chercheur et sa mise en lumière publique. Mais avant que de commencer, des précautions s'imposent.

Problèmes connus, données inconnues.

Et ce qu'il est possible d'en faire.

L'angle d'attaque proposé dans notre contribution se heurte cependant à trois difficultés. Premièrement, si les deux personnages ont aujourd'hui fait école, la source de leur inspiration et de leur univers théorique reste notoirement difficile à trouver. Dans l'introduction générale d'*Autour de l'homme. Contexte et actualité d'André Leroi-Gourhan* (Audouze & Schlanger 2004), les deux directeurs de l'ouvrage relèvent le point suivant :

Dire que Leroi-Gourhan avait peu de goût pour les analyses épistémologiques est une litote. Il préférerait décrire une recherche en action, une pratique, que rendre explicite sa démarche et son raisonnement. Sa réticence à citer les auteurs auxquels il avait emprunté des idées est bien connue. (Audouze & Schlanger 2004 : 25)

La chose est, pour d'autres raisons, tout aussi vraie dans le cas de Shibusawa, dont la redécouverte de l'activité est relativement récente. Les travaux académiques sur le personnage remontent, comme nous l'avons dit précédemment, aux années 1990 et n'ont pris leur essor réel que depuis quelques années. Malgré une actualité de la recherche foisonnante aujourd'hui, la compilation de ses écrits (Shibusawa 1992-93) ne compte que cinq volumes, bien peu en comparaison des 28 000 pièces réunies sous son égide et qui seront transférées au musée national d'Ethnologie dans les années 1970. Bien peu également face aux travaux de ses contemporains : 36 volumes pour le folkloriste Yanagita Kunio (Yanagita 1968-1971), 25 volumes pour l'autre spécialiste de la culture matérielle, celle des arts populaires, Yanagi Muneyoshi 柳宗悦 (1889-1961) (Yanagi 1981-1982).

Le second problème provient du fait même de confronter deux individus, importants certes au sein de l'histoire de l'ethnologie naissante, mais dont on sait qu'ils n'œuvrèrent pas en solitaire. Benoît de L'Estoile insiste sur la division du travail et ses enjeux dans l'ethnologie française de l'entre-deux-guerres dans son article, « Une petite armée de travailleurs auxiliaires » (de L'Estoile 2005). Si Leroi-Gourhan fut livré à lui-même pendant la durée de son séjour japonais, il restait l'une des nombreuses chevilles ouvrières d'un système scientifique plus grand qui a « structuré l'ethnologie française dans la première moitié du siècle » (de L'Estoile 2005 : 2). Lui-même reproduisit d'ailleurs certainement ce schéma au Japon, puisque pour acquérir les pièces qu'il enverrait en France, il dut se constituer à son tour un réseau de conseillers, vendeurs, brocanteurs, antiquaires qui purent l'aiguiller sur les objets à acheter. Mais de ce réseau-ci, Leroi-Gourhan ne dit rien. Le phénomène est similaire au Japon. L'ouvrage d'Alan Christy souligne combien Shibusawa fut plus souvent le directeur d'un réseau d'informateurs maillant le territoire japonais qu'un chercheur isolé et toujours maître des collectes commanditées par lui (Christy 2012 : 135-152). Au même titre, l'ouvrage de Koshirae Kaichirō 拵嘉一郎, premier des récentes publications à lever le voile sur les pratiques ethnologiques « à la Shibusawa », présente un exemple parlant du rôle demandé aux informateurs par ce dernier installé à Tokyo (Koshirae 2007 : 67-98)¹⁰.

Ce qui nous conduit finalement au troisième problème, celui de savoir si les traditions ethnologiques de la France et du Japon sont vraiment comparables. Cette division du travail, quoique souvent voilée dans les deux pays par le récit romantique du chercheur isolé en terrain étrange ou étranger, et les efforts de coordination qui en résultent entre l'informateur local (celui qui dit ce qui existe dans son entourage quotidien) et l'ethnographe savant (celui qui fait le tri dans les données et objets proposés), fut la même dans les deux pays à cette époque et invite à poursuivre la comparaison. Il y a là un point commun certain face à la méthode britannique imposée par la « révolution malinowskienne » de l'observation participante, qui fit sienne « la suppression de cette disjonction entre théoriciens et hommes de

10. Koshirae fut lui-même, durant ses jeunes années, l'un de ces nombreux informateurs financés par Shibusawa dans la minuscule île de Kikaijima 喜界島, située à l'extrême sud du Japon.

terrain » (de L'Estoile 2005 : 2-3). Cependant, il est délicat d'aller au-delà de ce premier constat tant l'histoire des sciences françaises et japonaises est aujourd'hui présentée selon des modalités différentes.

La France cultive depuis longtemps un goût aigu pour l'histoire de ses disciplines savantes, et les acteurs des sciences sociales eux-mêmes s'appliquent dès les origines à définir les champs couverts par leurs travaux. Tel fut le propos du premier Congrès international de folklore de 1937 dont nous avons évoqué l'existence auparavant. Tel est encore le cas d'ouvrages récents comme celui de Jacqueline Christophe, Denis-Michel Boëll et Régis Meyran, *Du folklore à l'ethnologie* (Christophe, Boëll & Meyran 2009). On ne compte plus non plus les ouvrages occidentaux qui décrivent les différences entre les pratiques françaises, anglo-saxonnes et germaniques notamment.

À l'inverse, le Japon ne s'est pas encore doté aujourd'hui, dans les mêmes proportions, d'ouvrages de référence confrontant les parcours de ses différentes sciences de l'homme. Les tendances sont rangées artificiellement en écoles sous des appellations informelles : « école Yanagita » (*Yanagita-gaku* 柳田学) dans le cas des études sur les religions populaires et les pratiques rurales de Yanagita Kunio, « école Orikuchi » (*Orikuchi-gaku* 折口学) pour la branche philologique menée par Orikuchi Shinobu 折口信夫 (1887-1953), études sur « l'habitat populaire » (*minaka-gaku* 民家学) chez Kon Wajirō 今和次郎 (1888-1973), études sur les « outils populaires » (*mingu-gaku* 民具学) chez Shibusawa Keizō ou, à la frange de ce dernier, approche esthétique menée par Yanagi Muneyoshi sur les arts populaires (*mingei* 民藝). Toutes s'interpénètrent pourtant. Toutes ont aussi en commun de s'être développées à l'origine hors du milieu académique. Toutes, enfin, affirment leur identité indigène et entretiennent le récit de leur émergence par l'évacuation discrète des pratiques des études folkloriques, de l'ethnologie ou de l'histoire de l'art occidentale qui pourtant les inspirèrent.

À l'autre bout du spectre, le savoir anthropologique et archéologique hérité de l'Europe à la fin du XIX^e siècle, qui se développe d'abord sur le sol japonais puis dans les colonies, est traité comme une pratique totalement distincte¹¹. Celui-ci s'implante au contraire dans les universités

11. De nombreux articles et chapitres d'ouvrages d'Arnaud Nanta prennent pour sujet l'histoire spécifique de ces savoirs. Voir notamment Nanta (2007 : 123-130 & 2014).

et se reconnaît au moins, pour des raisons diverses, quelques fondateurs communs, l'Allemand Heinrich von Siebold (1852-1908), l'Anglais John Batchelor (1854-1944) ou les Japonais Tsuboi Shōgorō et Torii Ryūzō par exemple.

La chose est encore compliquée par ces deux homophones que sont les *minzokugaku* 民俗学, soit les « études des us et coutumes populaires » et les *minzokugaku* 民族学, soit les « études des ethnies ». Nous choisissons ici de proposer « études folkloriques » pour le premier et « ethnologie » pour le second, mais il faut réaliser que si Shibusawa est volontiers intégré dans la sphère des études folkloriques japonaises pour son association première avec la figure de Yanagita, il fonde pourtant en 1934 la Société japonaise d'ethnologie, quand bien même il ne s'intéresse à rien d'autre qu'au Japon et à sa culture matérielle, et que la question de « l'étude des ethnies » ne le préoccupera jamais. Yanagi Muneyoshi ne s'intégrera jamais, de son côté, dans une des deux *minzokugaku* précitées et fondera son Mouvement des arts populaires comme un courant autonome.

Si le monde européen s'entend donc aujourd'hui sur l'existence d'une ethnologie « à la française » et sur l'origine de ses spécificités, la comparaison avec le Japon est freinée par le fait que les travaux de cette portée ne commencent à paraître qu'actuellement dans et hors de l'Archipel.

Toutes ces raisons nous incitent donc à reconnaître que le présent article se confronte à des difficultés majeures. Limitations que nous choisirons de contourner en évitant de comparer Leroi-Gourhan et Shibusawa comme des « ethnologues » représentatifs de leur pays, qui de plus ne produisirent individuellement et après la période traitée qu'une méthodologie trop souvent peu explicite, et en les considérant simplement comme les collecteurs d'un matériau ethnographique servant d'appui à leur interprétation du Japon populaire, avant d'être muséifié. Car là-dessus, les preuves au moins sont tangibles, les fonds sélectionnés par Leroi-Gourhan et Shibusawa existent bel et bien.

La mission japonaise d'André Leroi-Gourhan, 1937-1939

Malgré une documentation fragmentaire et une dissymétrie des sources françaises et japonaises, le séjour au Japon d'André Leroi-Gourhan et l'importance qu'il eut sur son parcours de chercheur ont déjà été minutieusement traités dans les nombreux articles de Philippe Soulier (notamment Soulier 2011a : 60-83 ; 2009 : 205-216 ; 2011b : 15-32) ou de Josef Kyburz (Kyburz 2011 : 163-176) auxquels nous renvoyons, à quoi s'ajoutent les *Pages oubliées* (Leroi-Gourhan 2004), qui restent le référent le plus précieux sur la question. Du côté japonais, ni les archives de la Société pour le développement des relations culturelles internationales (Kokusai bunka shinkōkai 国際文化振興会, ci-après KBS), ancêtre de l'actuelle Fondation du Japon (Dokuritu gyōsei hōjin Kokusai kōryū kikin 独立行政法人国際交流基金), ni les collaborateurs japonais avec lesquels Leroi-Gourhan est entré en contact n'ont laissé de témoignages de son passage¹².

Cette absence de traces du côté japonais doit nous rappeler que Leroi-Gourhan n'est alors qu'un jeune homme, âgé de 26 ans à son arrivée, et qu'il n'est certainement pas encore la figure scientifique majeure qu'il deviendra ensuite. L'œuvre accomplie sur place mérite pourtant d'être soulignée pour sa densité. Néanmoins, celle-ci ayant déjà été abondamment décrite dans les publications citées ci-dessus, nous n'en offrirons qu'un résumé succinct servant à illustrer notre propos.

André Leroi-Gourhan s'embarque donc pour le Japon avec son épouse en mars 1937. Sans être japonisant, il est déjà diplômé en anthropologie, en russe, en chinois et en ethnologie et travaille avant son départ en bénévolat au musée d'Ethnologie du Trocadéro, futur musée de l'Homme, et au musée Guimet. Sa présence dans ces deux institutions lui permet de côtoyer les grandes figures de la muséographie de son temps, telles que Paul Rivet, Georges Henri Rivière, Joseph Hackin (1886-1941) ou Jean Buhot (1885-1952).

C'est certainement pour ce bagage scientifique éclectique qu'en guise de cadeau de mariage, Paul Boyer (1864-1949), administrateur de l'École des langues orientales (1908-1936) qui avait dirigé Leroi-Gourhan durant ses études de russe, le désigne comme bénéficiaire de la première bourse

12. Recherches personnelles menées dans les archives de la KBS en août 2013.

gouvernementale japonaise constituée pour accueillir des étudiants français dans l'Archipel. Leroi-Gourhan s'initie donc à la langue au cours du voyage, puis durant le printemps 1937 qu'il passe à la Maison franco-japonaise à Tokyo. Cependant, les fonds accordés sont insuffisants pour vivre confortablement et, après un bref séjour dans le département de Nagano à l'été, le couple s'installe durablement dans les anciens locaux de l'Institut franco-japonais du Kansai à Kyoto, ville où Leroi-Gourhan obtient par ailleurs une charge d'enseignement de langue et littérature françaises.

Les premiers mois du séjour sont ainsi consacrés à un travail d'apprentissage linguistique et à la lecture de quelques ouvrages d'ethnologie sur le Japon¹³. Parallèlement à cela, les efforts de recherche vont déjà bon train, comme en attestent les nombreux clichés photographiques qu'il prend pour illustrer son étude sur les techniques, l'architecture, l'agriculture ou la pêche¹⁴.

À l'automne de la même année, il se voit également confier par le musée du Trocadéro la mission de collecter des pièces qui pourraient venir enrichir les fonds existants et, pour ce faire, un petit crédit lui est accordé. Sa fidélité au musée Guimet l'incite également à réunir des objets dont la dimension esthétique lui semble intéressante, mais dont la portée ethnographique est moins évidente pour les collections du futur musée de l'Homme. Il faut préciser ici qu'au musée Guimet, Jean Buhot, auquel Leroi-Gourhan est très attaché, rédige durant ces années un ouvrage sur l'art japonais¹⁵. Il est donc très vraisemblable que l'intérêt de son mentor pour l'histoire artistique

13. Il semble cependant impossible de savoir précisément aujourd'hui quels ouvrages il avait consulté. Leroi-Gourhan est par exemple au courant des travaux sur les Aïnou de l'anthropologue écossais Neil Gordon Munro (1863-1942) qu'il s'empresse d'aller rencontrer au Japon. Le fait peut être établi puisqu'il en fait mention dans l'un de ces courriers (Leroi-Gourhan 2004 : 46). Mais quoi qu'il paraisse probable qu'il avait dû lire bon nombre de livres sur le Japon avant son départ, rien ne peut être affirmé avec certitude. Josef Kyburz va jusqu'à souligner que nous n'avons pas même la preuve que Leroi-Gourhan ait simplement entendu parler de Heinrich von Siebold, quand bien même il paraît tout à fait impensable que quiconque s'intéressant à l'anthropologie et à la préhistoire japonaise ait pu, ou puisse encore, passer à côté (Kyburz 2011 : 163).

14. Les photographies de Leroi-Gourhan sont réunies dans les cinq volumes édités par Yamanaka Ichirō de l'université de Kyoto (Yamanaka 2000-2007).

15. Le premier volume de l'ouvrage paraît finalement en 1949 (Buhot 1949). Le second volume restera inachevé suite au décès de l'auteur en 1952.

de l'Archipel encourage le jeune chercheur à élargir ses critères de collecte – ethnologie, archéologie, zoologie pour le Trocadéro – à des pièces plus libérées d'une analyse purement fonctionnelle, destinées au musée Guimet. Le goût que développe Leroi-Gourhan pour la culture et la religion populaires, dont il acquiert volontiers les témoignages matériels sans bien même savoir à quel musée les destiner en France, provient certainement de ce double rattachement à une institution à vocation ethnologique et à une autre à visée artistique¹⁶. Quoi qu'il en soit, études de terrain, collecte et analyse du matériau qu'il réunit pour le compte des institutions françaises constituent donc les trois pôles d'activité principaux de son séjour au Japon.

Dès 1938, le travail de collecte prend un tour nouveau alors que la KBS, organe auquel Leroi-Gourhan doit sa bourse, lui propose de réunir des objets représentatifs de la civilisation japonaise pour être offerts en cadeau au musée de l'Homme. Notons tout de suite que si les objets, documents et ouvrages furent bien acquis, l'incertitude politique de ces années et le malaise de présenter un Japon de plus en plus agressif militairement eurent raison du grand projet d'exposition que Leroi-Gourhan rêvait de mettre sur pied à son retour. Les aléas des relations internationales durant la guerre firent d'ailleurs que la dernière des caisses d'objets collectés ne parvint en France qu'en 1946.

En 1938 cependant, cette opportunité sonne pour Leroi-Gourhan comme une forme de reconnaissance de ses efforts de recherche. La KBS l'associe d'abord à un comité spécial, composé de quelques ethnologues et historiens de l'art japonais. Néanmoins, ceux-ci ne tardent pas à se disputer, vraisemblablement sur la nature des collections, tout en s'affirmant chacun spécialiste du sujet.

16. Cette latitude dont Leroi-Gourhan bénéficie pour collecter un matériau artistique populaire traduit d'ailleurs un tournant poétique précoce dans son œuvre. Libéré de l'obsession du fichage systématique et de la description purement objective des pièces auquel il s'était initié auprès de Paul Rivet au musée du Trocadéro, Leroi-Gourhan peut au Japon s'adonner à une pratique moins directement scientifique en tentant de soumettre ses découvertes au musée Guimet. Quoique l'usage du fichier reste une caractéristique de son travail, sa fréquentation de quelques-uns des artisans et artistes du Mouvement des arts populaires du Japon illustre également que le séjour japonais fut pour lui un moment libérateur dans son approche de l'étude de l'Homme.

Le vrai est que, pris entre les deux feux de Minzoku et Mingei, art populaire et ethnographie, ils [la KBS] se sentent perdus de face et de profil. On m'accorde tout l'argent que je veux à condition de pouvoir répondre aux autres : « ce n'est pas nous qui avons choisi d'exposer des chemises de nuit, c'est ce Mr ALG qui a choisi ! »

écrivait-il à son épouse dans une lettre datée de l'hiver 1939 (Soulier 2011a : 74). Ces conflits tournent donc à son avantage et lui donnent les coudées franches pour mettre en place le projet et choisir un peu plus librement ses collaborateurs japonais.

Il est cependant malheureux que l'on ne connaisse pas plus exactement quels ethnologues et quels historiens de l'art japonais (« art populaire » mis à part et sur lequel nous reviendrons par la suite) s'étaient disputés en interne. La chose aurait certainement permis de mieux comprendre la construction de la pensée de Leroi-Gourhan face au discours japonais. En effet, il disait regretter le peu d'ouvrages ethnologiques sur le Japon durant son séjour, alors que l'on sait pertinemment que les efforts de recherche japonais, académiques ou non, battaient leur plein depuis deux ou trois décennies déjà. Le comité formé à la KBS aurait ainsi pu lui offrir un espace de choix pour prendre connaissance des travaux indigènes. Ne faut-il pas imaginer que ses rapports vraisemblablement conflictuels avec ses homologues japonais, plus âgés et condescendants, le tinrent à l'écart de cette opportunité ? Ou alors, s'il fut malgré tout au courant de l'actualité scientifique japonaise, peut-on envisager que ces conflits lui coupèrent l'envie d'en débattre avec ses pairs ?

Pour ces raisons, il apparaît qu'André Leroi-Gourhan a, durant son séjour, construit son discours sur la culture matérielle en autonomie presque totale, ou du moins sans qu'une influence avouée des méthodes de l'ethnologie et des études folkloriques japonaises ne pointe dans ses travaux. Quoi qu'il en soit, que le travail ait réellement été indépendant ou non, celui-ci fut indiscutablement ambitieux.

Comme nous l'avons dit, le chercheur possède déjà, malgré son jeune âge, une bonne connaissance de la muséologie française, des bases sérieuses en ethnologie héritées de Marcel Mauss, des compétences en archéologie¹⁷

17. C'est d'ailleurs durant ce même séjour au Japon que Leroi-Gourhan constitua véritablement pour la première fois ses bases pratiques de préhistorien en participant, durant l'année 1938, à des fouilles à l'est de Tokyo. Voir à ce sujet Kyburz (2011 : 163-176).

et en zoologie issues de ses travaux sur les populations péri-arctiques et des notions solides sur l'art asiatique obtenues au musée Guimet. Son goût pour le mélange des genres et l'opportunité de réunir des collections selon des programmes différents l'incitent par ailleurs à envisager le Japon comme un tout où les divisions disciplinaires n'auraient pas de valeur heuristique. La chose est importante, et cela explique peut-être aussi son désintérêt manifeste pour les travaux japonais (pour peu encore qu'il pût les lire), dans le sens où la bataille des écoles « anthropologiques » et des filiations commence sérieusement à se faire sentir au Japon. Le phénomène est également vrai en France à la même époque et son éloignement de la métropole semble le tenir à l'écart de cette réalité. L'indépendance de pensée de ses travaux nous apparaît donc aussi comme le fruit heureux d'une conjonction de facteurs extérieurs.

Il n'en est pas moins vrai que la France ne dispose pas encore à l'époque de véritables collections ethnologiques portant sur le Japon. Des collections artistiques existent déjà, mais aucune n'avait été pensée jusqu'ici pour « étudier l'Homme ». Quant aux collections ethnologiques françaises, notamment réunies durant ces années en marge des « croisières Citroën » en Afrique et en Asie (entre 1923 et 1934), elles s'inscrivaient réellement dans le cadre de la présence coloniale dans ces régions et prenaient racine dans un terreau que le Japon n'offrait pas. La seule exception notable qui mérite d'être relevée est peut-être celle plus générale des *Archives de la Planète*, tentative aboutie du banquier Albert Kahn (1860-1940) de financer, des années 1910 aux années 1930, la constitution d'un très important fonds ethnographique de photographies et de films en Asie, en Amérique du Sud et en Europe. Leroi-Gourhan ne semble cependant pas en connaître, ou du moins en évoquer, l'existence¹⁸.

C'est en cela que l'approche de Leroi-Gourhan étonne le plus souvent. Le chercheur choisit manifestement de faire démarrer ses travaux sur la culture matérielle japonaise de manière indépendante, en collectant les

18. Il est difficile d'évaluer l'influence du projet d'Albert Kahn sur les deux figures que nous présentons ici. Leroi-Gourhan n'en dit rien. Quant à Shibusawa, lui non plus n'en confirme pas l'importance, quand bien même son grand-père, le célèbre homme d'affaires Shibusawa Eiichi 澁澤榮一 (1840-1931), avait personnellement et par deux fois invité Albert Kahn au Japon pour l'aider dans la grande entreprise des *Archives de la Planète*.

pièces les plus diverses ou en les photographiant, en les recensant, puis en construisant de là un fichier immense qu'il pouvait réorganiser à sa guise en fonction des liens qui se faisaient petit à petit plus clairs : formes, usages, motifs. Toutes les tentatives de classement n'aboutirent pas nécessairement à des conclusions pertinentes, et une influence extérieure diffuse (sur laquelle nous reviendrons ensuite dans le cas de certaines catégories d'objets étudiés) reste malgré tout perceptible dans ses choix d'acquisitions. Cependant, ces efforts permirent d'établir un premier travail typologique dont Leroi-Gourhan admit lui-même qu'il fut central dans la production de ses travaux ultérieurs :

J'avais compris un certain nombre de choses, mais je n'ai rien publié sur mon séjour au Japon, sauf ce qui fait le corps de mes deux premiers bouquins, *Milieu et Technique* et *L'Homme et la Matière*. Si vous les feuillotez, vous verrez qu'une grande partie de l'illustration est localisée au Japon. (Leroi-Gourhan 1982 : 55)

L'existence d'une ethnologie japonaise performante, la difficulté linguistique à pénétrer la littérature scientifique de l'Archipel, l'égalité des rapports scientifiques France-Japon et la nécessité d'établir une méthode d'analyse qui réponde véritablement à des critères acceptables par les bailleurs de fonds des deux pays font donc que la tâche s'inscrivait dans un contexte restrictif, mais duquel Leroi-Gourhan sut tirer son épingle du jeu. Par un souci de collecte réfléchi en amont d'un gigantesque effort typologique d'agencement des pièces, par un intérêt égal pour l'histoire passée et présente, les formes esthétiques, la science et la sensibilité, le travail mené par Leroi-Gourhan de 1937 à 1939 mérite encore aujourd'hui d'être considéré. Les collections japonaises réunies et les clichés photographiques en prouvent la richesse. Et si les *Pages oubliées* ne sont que la somme, parfois confuse, de travaux inachevés, elles offrent ponctuellement une réflexion théorique pour s'intéresser aux formes populaires et religieuses de l'art japonais. C'est notamment le cas dans les quelques pages d'un début de chapitre intitulé « Pour définir une méthode » (Leroi-Gourhan 2004 : 285-294) qui n'a rien perdu de sa précision et de son actualité.

Shibusawa Keizō, l'ethnologie des objets populaires

Si la force de Leroi-Gourhan fut d'aborder la culture matérielle japonaise en l'articulant selon ses propres conclusions, la lecture de ses notes ne permet pas d'illustrer le fait que le Japon des années 1930 possédait pour sa part un discours étoffé par deux siècles au moins de travaux sur la question¹⁹. Il ne sera évidemment pas possible ici de rendre pleinement compte de la densité du sujet, mais la figure de Shibusawa Keizō nous apparaît pertinente parce qu'au Japon, il incarne un tournant important de l'étude des artefacts culturels.

Nous pouvons regretter que Shibusawa se soit peu exprimé, moins encore que Leroi-Gourhan, sur son travail touchant à l'étude de la culture matérielle japonaise. Il faut comprendre pour cela qu'il ne fut pas un chercheur tel que le monde académique en produit depuis plus d'un siècle maintenant, mais un personnage dont le parcours professionnel l'a éloigné d'une tribune à laquelle il ne sembla pas non plus trouver nécessaire d'accéder²⁰.

Petit-fils de l'homme d'affaires et banquier Shibusawa Eiichi (1840-1931) dont il suivra les pas, Shibusawa Keizō entre dès les années 1920 au conseil d'administration de la banque Daiichi²¹. Il se rend régulièrement à l'étranger dans le cadre de ses activités et occupe, dans les années 1940, des charges administratives et politiques, notamment celle de président de la Banque du Japon (1944-45) et celle de ministre des Finances dans l'immédiat après-guerre (1945-46).

19. Peut-être que d'avancer le chiffre d'une quarantaine d'années de travaux scientifiques serait ici plus juste. Cependant, pour donner non sans raison une légitimité historique à leur méthode, Yanagita, Shibusawa et quelques-uns de leurs proches collaborateurs produisirent des études sur les sources ethnographiques exploitables réunies aux XVIII^e et XIX^e siècles par des lettrés voyageurs tels que Sugae Masumi 菅江真澄 (1754-1829). Voir à ce sujet Miyamoto (1980). À titre de comparaison, la quête d'un passé savant légitimant entrera également au programme des folkloristes occidentaux de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle par une revalorisation des savoirs antiques de la fin de la Renaissance (Hodgen 1964 ; Fabre & Privat 2011).

20. Sur la production d'un savoir ethnographique japonais hors du monde académique et le désintérêt relatif des ethnologues japonais du début du XX^e siècle pour le milieu universitaire, voir l'ouvrage d'Alan Christy, et plus particulièrement son neuvième chapitre (Christy 2012 : 197-214).

21. Sur Shibusawa Eiichi, voir Hamon (2007).

Voilà en quelques lignes comment résumer la carrière professionnelle du personnage. Tout ce qu'il y a d'autre à dire, et donc tout ce qui nous intéressera ici, devrait formellement entrer dans la catégorie « activités accessoires » d'un homme aisé et influent. Il faut ainsi retracer son parcours en s'appuyant sur ses résultats plus que sur ses écrits. La confortable situation dont il jouit lui permet par exemple de jouer le rôle de mécène pour plusieurs jeunes chercheurs amateurs dont le plus connu aujourd'hui est sans doute Miyamoto Tsuneichi 宮本常一 (1907-1981)²². Néanmoins, bien plus que simple protecteur de disciplines sur lesquelles il n'aurait pas prise, Shibusawa joue dès les années 1920 un rôle actif de mentor et de figure centralisatrice d'une certaine idée de l'ethnologie japonaise en formation.

Ses goûts personnels l'orientent vers la matérialité et la production des sociétés humaines et le lexique japonais des sciences de l'homme lui doit sur ces questions un certain nombre de néologismes devenus aujourd'hui d'usage courant. Il collectionne les « outils populaires » (*mingu*), représentatifs d'un état de technologie et de civilisation au sein d'une discipline qu'il invente. Cette discipline, *jitsugyō-shi* 実業史 – dont la traduction littérale « histoire du monde des affaires », ne rend pas vraiment la réalité – s'intéresse plus précisément à l'homme à travers l'histoire de sa production matérielle et aux échanges, principalement commerciaux, qui en résultent. Peut-être qu'une traduction du type « ethnologie des moyens de production » serait à ce titre plus parlante. Relevons qu'un important musée d'histoire industrielle des collections assemblées par Shibusawa aurait dû naître de cet effort, mais la situation politique du Japon des années 1940 fit définitivement avorter le projet. Le fond réuni, déplacé de sa résidence en coffres de banques, trouva finalement refuge, un peu par hasard, dans les réserves de l'Institut national de littérature japonaise (Kokubungaku kenkyū shiryōkan 国文学研究資料館) où il dort toujours aujourd'hui²³.

Comme en attestent de nombreuses publications récentes (notamment Yokohama-shi rekishi hakubutsukan 2002 ; Koshirae 2007 ; Kokuritsu

22. Sur l'amitié qui unit les deux hommes, voir l'ouvrage de Sano Shin.ichi 佐野眞一 (Sano 1996).

23. Faute de mieux, les 6 936 pièces et 13 643 illustrations qui constituent le fonds sont en grande partie visibles sur une base de données en ligne créée par l'Institut (<http://base1.nijl.ac.jp/~jituahaku/>).

minzoku hakubutsukan 2013), l'œuvre ethnographique de Shibusawa démarre au début des années 1920 autour d'un « musée » connu aujourd'hui sous le nom d'Attic Museum²⁴. De musée, la future institution n'a d'abord que le titre. Passionnés par les sciences naturelles, Shibusawa et quelques amis proches réunissent depuis l'enfance cailloux et spécimens botaniques de façon naïve, et stockent leurs découvertes dans les combles de la propriété familiale. C'est en souvenir de ces années d'innocence, et frustré par une carrière dans la finance imposée par sa famille, que Shibusawa recrée en 1921, dans le grenier de sa maison, un cabinet de curiosités fait de jouets et d'objets épars du folklore japonais. Plutôt qu'un musée, le lieu est à l'époque un espace de rencontre informel pour les chercheurs professionnels et les folkloristes amateurs que Shibusawa invite et commence à financer. Assez rapidement, un matériau ethnologique vient s'amonceler là.

Dès ce moment, le terme Attic Museum, c'est à dire « musée dans le grenier » est couramment employé, parallèlement à sa traduction japonaise *yaneura no hakubutsukan* 屋根裏の博物館. La dénomination japonaise est intéressante puisqu'elle renvoie au double sens du mot *hakubutsukan*, soit « musée » dans la traduction contemporaine du mot, et à la notion vieillie de *hakubutsu* « histoire naturelle » dans le vocabulaire des lettrés savants et antiquaires des XVIII^e-XIX^e siècles dont Shibusawa se sent d'une certaine manière le légataire.

Il est par ailleurs très intéressé par les travaux sur le folklore japonais de Yanagita Kunio avec lequel il collaborera ponctuellement. Toutefois, s'intéressant depuis toujours à la collecte d'objets du quotidien japonais, négligée par Yanagita, il crée autour de lui un groupe de chercheurs plus ancrés dans l'étude des faits matériels. En un sens, si le premier Congrès international du folklore de 1937 définit les limites des disciplines anthropologiques en France, les prémisses d'une rupture à venir entre ces deux conceptions des *minzokugaku* japonais que nous avons évoquées précédemment, soit le *minzokugaku* 民俗学 « études folkloriques » de Yanagita et le *minzokugaku* 民族学 « ethnologie » de Shibusawa s'est faite là sans réelles controverses. L'histoire de ces distinctions est, comme nous l'avons laissé entendre, bien plus complexe que cette simple division, mais elles orientèrent au moins les pratiques quotidiennes des uns et des autres, conférant finalement à

24. Alice Berthon consacre un article à la naissance de ce musée (Berthon 2014 : 89-98).

Shibusawa le rôle de « l'ethnologue de musée ». Notons pour souligner la chose que l'actuel musée national d'Ethnologie, situé à Osaka, revendique aujourd'hui en premier lieu l'héritage de Shibusawa pour tout ce qui touche aux questions japonaises, puisque que les collections de l'institution sur le Japon se sont construites autour des fonds de l'Attic.

Cependant, tout comme Leroi-Gourhan ne deviendra pas le Leroi-Gourhan que nous connaissons avant la fin de la seconde guerre, Shibusawa est, dans les années 1930, un financier dont la légitimité scientifique reste à établir. Il faut signaler sur ce point un certain nombre d'échecs qu'enregistre le cercle réuni autour de l'Attic Museum. Si les collections grossissent, ni Shibusawa ni ceux qui l'entourent ne parviennent à faire institutionnellement reconnaître leurs efforts. En 1936, la proposition est faite au gouvernement de créer un musée d'ethnologie du Japon. Celle-ci n'aboutira pas, pas plus que celle de créer le « musée d'Histoire industrielle » que nous avons évoqué précédemment.

C'est donc avec ses fonds personnels que Shibusawa donnera naissance, en 1939, au premier musée privé d'ethnologie du Japon dans la ville de Hōya 保谷 (actuelle ville de Nishi-Tōkyō 西東京), où s'était déjà installé depuis 1934 le siège de la Société japonaise d'ethnologie (Nihon minzoku gakkai) dont il était le président. Il faudra attendre le milieu des années 1970 pour que 28 000 pièces réunies sous la direction de Shibusawa entrent au musée national d'Ethnologie d'Osaka nouvellement ouvert et reçoivent une légitimité officielle. La recherche de la totalité des fonds rassemblés par les membres de l'Attic et de la première génération de la Société d'ethnologie, fonds dispersés avec le temps, se poursuit d'ailleurs encore aujourd'hui. Enfin, il faut finalement attendre 2013 pour qu'une monographie de Maruyama Yasuaki 丸山泰明 (Maruyama 2013), justement sous-titrée « modernité de la puissance créatrice muséale », vienne reconnaître l'investissement intellectuel de personnages tels que Shibusawa dans la valorisation de la culture matérielle japonaise auprès du public.

Penser « musée », ou la médiation du Beau

Comme nous l'avons vu précédemment, Leroi-Gourhan et Shibusawa s'attachent tous deux, selon des modalités différentes mais avec une ambition similaire, à réunir des documents matériels pour mettre en lumière

la culture populaire japonaise. Tous deux sont également très attachés à la diffusion et à la valorisation muséale des fonds réunis. Nous souhaiterions donc maintenant mettre en parallèle le travail empirique de documentation ethnologique et les impératifs de la constitution de collections pensées pour être soumises à un public amateur, en des termes qui s'éloignent parfois considérablement d'une science purement descriptive.

Des choses qui unissent clairement Leroi-Gourhan et Shibusawa à notre sens, ce sont également les écueils épistémologiques sur lesquels tous deux, malgré leur indépendance d'esprit affichée, vinrent s'échouer sans en prendre pleinement conscience.

Prenons l'exemple de la catégorie d'objets *omocha* 玩具, soit la catégorie problématique des « jouets folkloriques », à laquelle tous deux consacrèrent, sinon des pages chez l'un (Leroi-Gourhan 2004 : 339-377) au moins des heures de recherche chez l'autre (Kokuritsu minzoku hakubutsukan 2013 : 94-97)²⁵. Josef Kyburz relève combien cette catégorie d'objets, chère aux ethnologues et aux folkloristes japonais, est source d'ambiguïtés, tant elle réunit sous une même appellation de vrais jouets destinés aux enfants, mais aussi des amulettes, talismans et statuettes votives d'apparence ludique, mais dont la fonction première n'est pas le jeu (Kyburz 1994 : 1-28). Si Leroi-Gourhan et Shibusawa relèvent l'ambivalence de ce corpus, il paraît surprenant qu'ils n'aient pas cherché à en déconstruire la nature pour en proposer une relecture détachée des classifications passées. Car en vérité, l'idée de faire de ces objets éparés une série logique est tributaire des discours des collectionneurs et antiquaires japonais du début du XIX^e siècle dont nous avons dit précédemment que Shibusawa se sentait diffusément le légataire, mais dont Leroi-Gourhan n'a pas pensé s'affranchir. Le Français aurait-il d'ailleurs reproduit, aveuglément et sans les citer, les travaux de l'anthropologue américain Frederick Starr (1858-1933), qui s'appliqua le premier à présenter à l'Occident les multiples facettes du « jouet » japonais (Starr 1926 : 101-116) ? Comment expliquer que Shibusawa et Leroi-Gourhan, qui ne se connaissaient vraisemblablement pas, collectèrent tous deux des

25. Plutôt que le terme *omocha*, Shibusawa fera plus volontiers l'usage du terme *kyōdo gangu* 郷土玩具. Il s'agit bien de la même catégorie d'objets chez les deux chercheurs, mais l'expression choisie par Shibusawa, d'effet plus sérieux, renvoie à l'origine locale de ces objets, *kyōdo* évoquant les différents « terroirs » japonais.

objets similaires à la même époque, si ce n'est par le fait qu'ils partageaient un savoir commun des objets « à valeur ethnologique reconnue » ?

Par ailleurs, le travail de collecte se heurte chez les deux personnages à la question d'une esthétique du matériau réuni et à la pertinence de son exposition. Comment promouvoir des objets qui ont certes une valeur ethnologique, légitime ou non, mais dont l'intérêt reste, hors des cercles de collectionneurs, à démontrer ? Nous essayerons ici d'illustrer que l'un et l'autre trouveront chacun de leur côté une réponse à la question en promouvant la beauté des pièces qu'ils amassent.

Le phénomène apparaît clairement chez Leroi-Gourhan dans deux épais chapitres des *Pages oubliées*, « La vie esthétique et sociale du Japon nouveau » (Leroi-Gourhan 2004 : 145-274) et « Formes populaires de l'art religieux au Japon » (Leroi-Gourhan 2004 : 279-372) qui réunissent courriers et ébauches d'ouvrages inachevés prenant pour thème, en partie du moins, l'histoire esthétique de l'Archipel. Si le discours se veut certes analytique, Jean-François Lesbre, à qui l'on doit la compilation de l'ouvrage, ne peut s'empêcher de relever à juste titre que « les lettres à Jean Buhot nous ont montré combien André Leroi-Gourhan estimait que les objets qu'il rassemblait au Japon pouvaient avoir un côté de révélation s'ils pouvaient être un jour exposés » (Leroi-Gourhan 2004 : 279).

Même ambition chez Shibusawa, selon une rhétorique sans ambiguïté, qui, dans un petit essai de 1933 sur la fondation de l'Attic Museum, avance les arguments suivants :

La sensation étrange qui frappe, lorsque l'on observe les collections de l'Attic Museum, est cette forme de beauté globale (*tōgōjō no isshu no bi* 統合上の一種の美) qui n'apparaît pas dans une pièce en particulier, et qui tend à créer une cohésion d'ensemble (*aru tōitsu e mukatte yūgō* ある統一へ向って融合) avec l'accroissement des fonds. C'est un sentiment différent que celui que procurent les collections géantes de boîtes d'allumettes ou de timbres. C'est une beauté différente de celle des peintures, calligraphies et antiquités réunies en grand nombre dans un même lieu. [...] En considérant l'Attic comme un tout, nous nous appliquons à voir l'esprit de ceux qui ont fabriqué [les pièces que nous collectons]. Autrement dit, les fonds de l'Attic possèdent cette cohésion curieuse (*ayashiki tōitsu* 奇しき統一) qui révèle exactement l'âme de nos ancêtres (*wareware sosen no kokoro* 我々祖先の心) et nous invitent à nous rappeler de cette beauté caractéristique (*tokushu no bi* 特殊の美). (Shibusawa 1992-93 : 16-17, vol. 1)

Patrimoine ethnologique et beauté des pièces réunies ensemble trouvent donc un terrain d'entente inattendu dans les vitrines de musées. Or, s'il est un courant qui possède une quasi-hégémonie du discours sur la beauté de la culture matérielle populaire japonaise dans les années 1930 au Japon, c'est bien le Mouvement des arts populaires du Japon (*Nihon mingei undō* 日本民藝運動), qui ouvre d'ailleurs son musée à Tokyo en 1936.

Nous avons déjà établi que les objectifs scientifiques de Shibusawa et le discours esthétique du Mouvement des arts populaires étaient en définitive trop différents pour voir les deux courants collaborer durablement : à l'un l'analyse descriptive, à l'autre la valorisation artistique et marchande (Kunik 2011 : 89-120). Pour sa part, Leroi-Gourhan, dans une lettre à Jean Buhot datée du 20 mai 1938, semble à sa manière juger de la vanité du Mouvement.

Les objets actuels sont pour la plupart horribles et l'image d'un Japon de fer blanc, de carton, d'aluminium m'attriste un peu. [...] Le bambou d'usage domestique meurt, la soie naturelle recule rapidement, la ferronnerie, le cuivre sont industrialisés comme presque toutes les autres techniques sauf peut-être la poterie. [...] Les choses en sont à ce point que les artistes créent en ce moment un courant de snobisme d'art paysan. Ce qui veut bien dire que l'art paysan est mort. (Leroi-Gourhan 2004 : 40)

Passé le discours sur un Japon moderne « en perte de beauté », le rapport entre le jeune chercheur et le Mouvement des arts populaires est pourtant plus complexe qu'il n'y paraît dans cet extrait. D'une part, Leroi-Gourhan semble avoir ponctuellement fréquenté Yanagi Muneyoshi, chef de file du Mouvement, avec lequel il est associé pour constituer cette collection d'art populaire qui doit être offerte au gouvernement français par le biais de la KBS. Le mépris pour le Mouvement évoqué ci-dessus vient peut-être de là, car il n'est pas impossible que Yanagi, alors au sommet de sa gloire, se soit comporté en patriarche omniscient sur son terrain et ait été peu enclin à laisser un jeune étranger décider du contenu du cadeau. Cependant, à Kyoto, Leroi-Gourhan fréquente régulièrement, et avec une amitié affichée, Kawai Kanjiro 河井寛次郎 (1890-1966), céramiste et autre figure centrale des Arts populaires, intime de Yanagi. Cette posture ambiguë est, en l'absence d'archives précises, difficile à explorer. Chose surprenante quand on connaît la fréquentation par Leroi-Gourhan de membres importants du Mouvement, le nom du Français n'apparaît pas une seule fois dans la

correspondance de Yanagi entre les années 1937 et 1939 (Yanagi 1981-1982 : vol. 21 (2), 112-185).

Il convient donc d'avancer avec prudence des hypothèses au sujet de l'influence réelle du Mouvement des arts populaires ou de certains de ses membres sur la pensée de Leroi-Gourhan. Cependant, ce dernier se dit à plusieurs reprises marqué par le discours de Kawai (Leroi-Gourhan 1982 : 47 ; 2004 : 249).

« La matière, par l'agile et le vernis, s'exprime entre les doigts de l'homme et dans le feu sans perdre son essence naturelle. La vraie réussite est un pot où le hasard ménage la part de la nature, où la terre, le feu et l'homme s'égalent dans une œuvre commune et le vrai potier est celui qui sait garder la part de la nature. La poterie est une communion et non une confection. » Ces phrases sont l'essentiel de ce qu'un de mes maîtres actuels, Kawai Kanjiro, m'a enseigné et bien des remarques dans ces pages sur le goût sont nées de ces quelques mots. (Leroi-Gourhan 2004 : 249)

Cette sensibilité à la matière à laquelle l'initie le céramiste lui fait « percevoir quelques-unes des choses qui se dissimulaient derrière [ses] enquêtes techniques » (Leroi-Gourhan 2004 : 249-250). Ces « choses », bien qu'il ne les nomme pas plus distinctement, seraient peut-être ce goût pour la patine des pièces anciennes, la beauté de l'art populaire anonyme ou la découverte du geste de l'artisan jusqu'alors éclipsé par sa seule préoccupation de collecter les objets quotidiens. Autant de sujets théorisés, presque religieusement, par le Mouvement des arts populaires.

Adhésion à l'esthétique de Kawai ou rejet du snobisme de Yanagi, nous ne connaissons certainement jamais la position définitive du Français sur le Mouvement des arts populaires. Cependant, plus prosaïquement, force est de constater que dans un champ qui reste à construire et que Leroi-Gourhan travaille à sa manière à défricher, celui de la culture matérielle populaire japonaise, ce Mouvement possède à la fin des années 1930 une bonne décennie d'expertise analytique et discursive, étayée par un musée et de nombreuses expositions à travers le Japon. Le discours sur la beauté des arts populaires japonais promu par le Mouvement de Yanagi constitue ainsi un propos d'apparence sérieuse dans l'Archipel à l'époque, et à plus forte raison pour une personne fraîchement débarquée.

Sans que Leroi-Gourhan ne se soit avancé autant que Yanagi ou Kawai sur le chemin du discours poétique de l'objet, il faut cependant remarquer que l'ébauche de classification des métiers d'artisanat qu'il esquisse dans les

Pages oubliées (Leroi-Gourhan 2004 : 245-263) est en tout point similaire à celle produite par le Mouvement en ce sens qu'elle s'affranchit totalement des typologies historiques et régionales pour se concentrer sur les formes et les techniques. Or, toutes ces techniques ne furent pas traditionnellement implantées sur l'ensemble de l'Archipel et ne traduisent donc pas nécessairement « l'artisanat japonais » dans une totalité nationale idéalisée.

La « beauté des objets du quotidien » chantée par les Arts populaires, et à d'autres égards par les ethnologues et folkloristes japonais qui construisaient leur culture nationale sans réellement remettre en cause l'idée que leur matériau d'étude possédait une beauté transcendante, nous apparaît donc avoir subrepticement imprégné l'histoire des collections ethnographiques de ce pays. De William Morris au design contemporain, la valorisation symbolique de l'objet né de la main de l'homme est d'ailleurs l'une des caractéristiques d'un ^{xx}e siècle gavé de productions de masse, qui dépasse de loin le seul discours ethnographique. Mais chez l'ethnologue, cette sensibilité à l'objet artisanal « authentique parce qu'exotique », soit qu'il vienne d'ailleurs, soit qu'il soit le témoignage d'un passé perdu, a pu prendre un sens plus fort encore. La « deuxième naissance » (Grognet 2005 : 49) d'un tel objet, transformé par sa muséification en pièce rare et précieuse, permet d'ailleurs bien souvent aujourd'hui de diriger le regard du public vers la beauté de l'ustensile plutôt que sur sa valeur heuristique réelle, son usage prosaïque, l'histoire de sa production ou de son acquisition. Ce phénomène d'esthétisation nous porte finalement vers notre conclusion.

De la légitimité de la collection ethnographique, hier et aujourd'hui

Nous avons pris ici le parti de mettre en parallèle les travaux d'André Leroi-Gourhan et de Shibusawa Keizō dans la seconde moitié des années 1930. Nous admettons volontiers que la pertinence de la comparaison a ses limites. Le cadre temporel est d'abord un peu artificiel. Ces quelques années furent celles durant lesquelles Leroi-Gourhan se consacra réellement à étudier le Japon avant de passer à d'autres sujets, mais Shibusawa continua de son côté à travailler sur la question de la culture matérielle japonaise pendant vingt ans encore. Peut-être peut-on au moins argumenter que tous deux furent durant cette période réellement préoccupés par des questions

muséographiques, Leroi-Gourhan rêvant d'une exposition japonaise à son retour, Shibusawa œuvrant à mettre sur pied un premier musée japonais d'ethnographie. Aucun des deux n'y parvint de manière satisfaisante.

Leur situation financière et leur position sociale les éloignent également bien plus que nous n'avons cherché à le démontrer ici. Le jeune étudiant boursier toujours en quête de revenus secondaires face à l'aristocrate et banquier, de quinze ans son aîné, il est évident que la notion même d'effort de recherche était radicalement différent. Si la légende veut que Shibusawa eût le goût de vivre frugalement, de dédaigner les fastes de son milieu et de préférer l'air vivifiant du terrain à l'atmosphère empesée des assemblées d'actionnaires, il est certain que l'un devait redoubler d'imagination pour faire grossir ses collections, tandis que l'autre s'inquiétait plutôt d'agrandir ses locaux pour y stocker ses trouvailles.

Cependant, tous deux travaillèrent à défricher le terrain nouveau de la « culture matérielle », et c'est sur ce point que nous souhaitons insister. L'idée d'étudier l'homme face à la matière, d'étudier l'être humain par la forme stylistique autant que par la solution technique, de prêter à l'objet manufacturé une valeur qui dépasse sa seule fonction immédiate et d'en faire finalement une archive de la civilisation, nécessitait une certaine audace et une capacité de décentrement du regard pour lesquelles Leroi-Gourhan et Shibusawa méritent aujourd'hui encore d'être salués. Il est d'ailleurs frappant de relever que ces deux personnages, les plus insondables dans l'évocation de leurs inspirations, les plus avares à citer leurs sources, les plus obscurs dans la théorisation de leurs méthodes, sont devenus, dans leur pays, les figures tutélaires des très sérieux travaux actuels sur la culture matérielle. Si ces faiblesses méthodologiques peuvent peut-être agacer ponctuellement, une plongée dans le parcours des deux hommes permet d'y goûter aussi l'air frais d'un vent de liberté bienvenu. Ceci contribue certainement à entretenir l'importance du rôle qu'on leur confère.

Mais revenons pour conclure aux musées actuels et à leurs collections. Il est évident aujourd'hui, dans le contexte d'une histoire postcoloniale, que le discours des musées consacrés à la question ethnographique se devait de changer. Transformer ces institutions en d'hésitants musées d'arts, selon la tendance que nous évoquions en introduction, se trouve être la solution la plus facile. Celle-ci peut fâcher puisque tout un pan du propos scientifique originel est de la sorte effacé. Cependant, il nous paraît que cette option n'est pas tout à fait irrationnelle. Le « musée de société » s'est décomplexé

quant à la valeur esthétique de ses collections, et cette désinhibition provient certainement du fait que la tendance était latente dans les processus d'acquisitions des pièces par les ethnographes du passé. Voilà ce que nous avons tenté de démontrer ici. En d'autres termes, plutôt que de la rejeter, il conviendrait de s'interroger sincèrement sur les raisons profondes de la collection ethnographique, y compris dans ses dimensions les moins scientifiques. Archives civilisationnelles ? Certainement. Étude de l'homme ? Naturellement. Manifestation du pouvoir politique ? Sans doute. Mais si l'ethnologue choisissait son terrain et ses objets par un inavouable goût esthétique propre à sa sensibilité, la chose serait-elle grave ? Leroi-Gourhan et Shibusawa semblent, entre les lignes, témoigner que non.

Qu'importe aussi le choix des ethnologues et des folkloristes du passé de n'avoir collecté autre chose que des objets voués à disparaître à cause de la modernisation des espaces sur lesquels ils travaillaient. Leroi-Gourhan pouvait, tout comme ses homologues japonais, regretter ce nouveau « Japon de fer blanc, de carton, d'aluminium » (Leroi-Gourhan 2004 : 40). Force est de constater qu'il n'y a en somme pas plus de pertinence scientifique à réunir plaquettes votives et jouets folkloriques qu'à étudier ordures ménagères et bijoux fantaisie. Ces derniers disparaissent aussi, et à un rythme bien plus soutenu.

Il faut s'alarmer par contre de la perte d'information qui résulte du fait de ne considérer aujourd'hui ces pièces que comme de simples manifestations du Beau exotique ou comme les témoignages d'un passé perdu. Ce qui mérite notre attention n'est en vérité pas tant les collections réunies que ce qu'elles permirent de mettre en lumière. N'oublions pas que Leroi-Gourhan construisit depuis ce corpus ses travaux sur les relations entre l'homme et la matière ou le geste et la technique. Shibusawa enfanta d'un champ de recherche sur les outils du quotidien qui est toujours actif aujourd'hui.

Benoît de L'Estoile concluait ainsi son article « L'anthropologie après les musées ? » :

[...] s'il est impossible aujourd'hui de revenir aux années 1930, quand le musée constituait l'épine dorsale de l'ethnologie, les anthropologues doivent réinvestir le musée : non seulement parce qu'il offre un terrain privilégié pour l'étude des représentations occidentales et de nos façons de gérer l'héritage colonial (c'est le programme de l'anthropologie des musées), mais surtout parce qu'ils ont à jouer un rôle de passeur

dans des lieux essentiels où se joue la compréhension du monde contemporain dans sa complexité. (de L'Estoile 2008 : 669)

Voilà ce qu'il nous semble pertinent de garder à l'esprit en invoquant les figures de Leroi-Gourhan et de Shibusawa comme nous l'avons fait ici. Ces deux intellectuels eurent la volonté de jouer le rôle de médiateurs, de passeurs, entre le travail anthropologique de terrain et le public qu'ils voulaient intéresser. Mais plus encore, c'est précisément par ces objets destinés aux musées qu'ils bâtirent d'abord leur pensée. En somme, leur propos fut d'offrir aux visiteurs les déclencheurs de leurs propres questionnements. Une démarche humaniste qui doit continuer d'inspirer. À nous de nous rappeler qu'offrir à voir des objets peut-être beaux à regarder (chacun sera libre d'en juger) n'empêche pas d'y associer un métadiscours sérieux sur l'intérêt scientifique de la mise en vitrine de l'artefact, son histoire, les différents systèmes dans lesquels il s'intègre et les raisons de l'extraction de son cadre originel. Les savoirs sur la culture matérielle n'ont cessé de s'enrichir depuis les travaux pionniers des figures présentées ici. Qui mieux que les musées peuvent aujourd'hui en rendre la densité ?

Bibliographie

**AUDOUZE Françoise
& SCHLANGER Nathan (dir.) 2004**
Autour de l'homme. Contexte et actualité d'André Leroi-Gourhan, Antibes, Éditions APDCA.

**BARBE Noël
& BERT Jean-François 2011**
Penser le concret : André Leroi-Gourhan, André Georges Haudricourt, Charles Parain, Paris, Creaphis Éditions.

**BARROSO Eliane
& VAILLANT Emilia (dir.) 1993**
Musées et sociétés : actes du colloque, Mulhouse Ungersheim, juin 1991. Répertoire analytique des musées : bilans et projets, 1980-1993, Paris, Direction générale des musées de France.

**BENKIRANE Réda
& DEUBER ZIEGLER Erica (dir.) 2007**
Culture et Cultures : les chantiers de l'ethno, Genève, Musée d'ethnographie de Genève.

BERTHON Alice 2014

« L'Attic Museum : naissance d'un musée d'ethnologie » in Yves Cadot *et al.* (dir.), *Japon Pluriel 10*, Arles, Philippe Picquier : 89-98.

BUHOT Jean 1949

Histoire des Arts du Japon. Tome 1 : des origines à 1350, Paris, Éditions d'art Van Oest.

CHRISTOPHE Jacqueline,
BOËLL Denis-Michel
& MEYRAN Régis (dir.) 2009

Du folklore à l'ethnologie, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

CHRISTY Alan 2012

A discipline on foot: inventing Japanese native ethnography, 1910-1945, Lanham, Rowman & Littlefield.

DUCOR Jérôme 2014

« Quelques caractéristiques de la collection d'*ofuda* d'André Leroi-Gourhan », in Josef Kyburz (dir.), *Ofuda, amulettes et talismans du Japon : actes du colloque international "Ofuda, images pieuses du Japon"*, Fondation Hugot, 1-2 mars 2012, Paris, Collège de France : 109-122.

FABRE Daniel
& PRIVAT Jean-Marie 2011

Savoirs romantiques, une naissance de l'ethnologie, Nancy, Presses universitaires de Nancy.

GEOFFROY-SCHNEITER Bérénice 2014

« Lever de rideau sur le Musée

d'ethnographie de Genève », *Artpassions*, 39 : 71-75.

GRIAULE Marcel 1957

Méthode de l'Ethnographie, Paris, Presses universitaires de France.

GROGNET Fabrice 2005

« Objets de musées, n'avez-vous donc qu'une vie? », *Gradhiva*, 2 (nouvelle série) : 49-63.

HAMON Claude 2007

Shibusawa Eiichi (1840-1931) – Bâtitteur du capitalisme japonais, Paris, Maisonneuve & Larose.

HODGEN Margaret 1964

Early Anthropology in the Sixteenth and Seventeenth Centuries, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

JAMIN Jean 1999

« Faut-il brûler les musées d'ethnographie ? », *Gradhiva*, 24 : 65-69.

Kokubungaku kenkyū shiryōkan 国文学研究資料館

Nihon jitsugyō-shi hakubutsukan korekushon dētabēsu 日本実業史博物館コレクションデータベース

(Base de données des collections du Musée de l'histoire des affaires du Japon),

<http://base1.nijl.ac.jp/~jituhaku/>

KUNIK Damien 2011

« Mouvement des arts populaires et études folkloriques », *Cipango*, 16 : 89-120.

Kokuritsu minzoku hakubutsukan
 国立民族博物館 (Musée national
 d'ethnologie) 2013

Yaneura beya no hakubutsukan, Attic Museum, Shibusawa Keizō botsugo gojūnen 屋根裏部屋の博物館 – Attic Museum – 渋沢敬三没後50年 (Le musée du grenier, Attic Museum, Cinquantenaire du décès de Shibusawa Keizō), Kyoto, Kokuritsu minzoku hakubutsukan, catalogue d'exposition.

KOSHIRAE Kaichirō 拵嘉一郎 2007

Shibusawa Keizō sensei to watakushi. Achikku myūzeamu no hibi 澁沢敬三先生と私—アチックミュージアムの日々 (Le professeur Shibusawa Keizō et moi. L'Attic Museum au quotidien), Tokyo, Heibonsha 平凡社.

KYBURZ Josef 1994

« "Omocha": Things to Play (Or Not to Play) with », *Asian Folklore Studies*, 53 (1) : 1-28.

KYBURZ Josef 2011

« Andore Rurowa Gūran to Nihon » アンドレ・ルロワ＝グーランと日本 (André Leroi-Gourhan et le Japon) in Josef Kreiner (dir.), *Shō Shīboruto to Nihon no kōko minzokugaku no reimei* 小シーボルトと日本の考古・民族学の黎明 (Heinrich von Siebold et l'émergence de l'archéologie et de l'ethnologie au Japon), Tokyo, Dōseisha 同成社 : 163-176.

KYBURZ Josef (dir.) 2014

Ofuda, amulettes et talismans du Japon : actes du colloque international « Ofuda, images pieuses du Japon »,

Fondation Hugot, 1-2 mars 2012, Paris, Collège de France.

LAFERTÉ Gilles 2009

« Tension et catégories du folklore en 1937 : folklore scientifique, folklore appliqué, folklore touristique et commercial » in Jacqueline Christophe, Denis-Michel Boëll & Régis Meyran (dir.), *Du folklore à l'ethnologie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme : 77-89.

LEROI-GOURHAN André 1936

La Civilisation du renne, Paris, Gallimard.

LEROI-GOURHAN André 1982

Les Racines du Monde, Entretiens avec Claude-Henri Roquet, Paris, Pierre Belfond.

LEROI-GOURHAN André 2004

Pages oubliées sur le Japon, édition établie par Jean-François Lesbre, Grenoble, Million.

LEROI-GOURHAN Arlette & André 1989

Un voyage chez les Aïnous : Hokkaido 1938, Paris, Albin Michel.

L'ESTOILE Benoît (de) 2005

« Une petite armée de travailleurs auxiliaires. La division du travail et ses enjeux dans l'ethnologie française de l'entre-deux-guerres », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, 36 : 1-22.

L'ESTOILE Benoît (de) 2008

« L'anthropologie après les musées ? », *Ethnologie française*, 38 : 665-670.

MAEDA Hideki 前田英樹 2013

Minzoku to mingei 民俗と民藝
(Folklore et arts populaires), Tokyo,
Kōdansha sensho mechie 講談社選書
メチエ.

**MARQUET Christophe
& KUSUNOSE Nichinen 2015**

Ōtsu-e. Imagerie populaire du Japon,
Arles, Philippe Picquier.

MARUYAMA Yasuaki 丸山泰明 2013

Shibusawa Keizō to Kon Wajirō.
Hakubutsukanteki sōzōryoku no kindai
渋沢敬三と今和次郎—博物館的想像力の
近代 (Shibusawa Keizō et Kon Wajirō.
Modernité de la puissance créatrice
muséale), Tokyo, Seikyūsha 青弓社.

MIYAMOTO Tsuneichi 宮本常一 1980

Sugae Masumi. Tabibito no rekishi 2
菅江真澄—旅人の歴史2
(Sugae Masumi. Histoire des
voyageurs 2), Tokyo, Miraisha 未來社.

NANTA Arnaud 2007

« Quelles ruptures et quelles
continuités ? Le cas de la pratique
ethnographique chez les savants
japonais du milieu de l'ère Meiji »,
in Arnaud Brotons & Christian
Galan (dir.), *Japon Pluriel 7*, Arles,
Philippe Picquier : 123-130.

NANTA Arnaud 2014

« Jean Ray ou un regard français sur la
politique extérieure du Japon dans les
années 1920-1940 », *Ebisu* 51 [en ligne],
mis en ligne le 11 novembre 2014,
consulté le 23 mai 2015,
<http://ebisu.revues.org/1409>

SANO Shin.ichi 佐野眞一 1996

Tabisuru kyojin. Miyamoto Tsuneichi to
Shibusawa Keizō 旅する巨人—宮本常一
と渋沢敬三 (Les géants voyageurs.
Miyamoto Tsuneichi et Shibusawa
Keizō), Tokyo, Bungei shunjū 文藝春秋.

SERGEANT Bernard 2007

« Du musée de l'Homme au musée du
quai Branly ; la régression culturelle »,
Cahiers de l'Histoire. Revue d'histoire
critique [En ligne], 101, mis en ligne
le 20 septembre 2009, consulté le
27 avril 2015.

<http://chrhc.revues.org/1268>

**SHIBUSAWA Keizō 渋沢敬三 (dir.) [1964-
1968] 1984**

Shinpan Emakimono ni yoru nihon jōmin
seikatsu ebiki 新版絵巻物による日本常民
生活絵引 (Analyse iconographique de la
vie quotidienne des Japonais ordinaires
dans les rouleaux illustrés, nouvelle
édition), Tokyo, Heibonsha 平凡社, 6 vol.

SHIBUSAWA Keizō 1992-93

Shibusawa Keizō chosakushū 渋沢敬三
著作集 (« Œuvres de Shibusawa Keizō »),
Tokyo, Heibonsha 平凡社, 5 vol.

SOULIER Philippe 2009

« André Leroi-Gourhan, de la
muséographie à l'ethnologie » in
Jacqueline Christophe, Denis-Michel
Boëlle & Régis Meyran (dir.) *Du folklore à*
l'ethnologie, Paris, Éditions de la Maison
des sciences de l'homme : 205-216.

SOULIER Philippe 2011a

« André Leroi-Gourhan, collecteur

d'objets pour les musées », *Techniques & Culture*, 57 : 60-83.

SOULIER Philippe 2011b

« Faits matériels et formalisation des concepts chez Leroi-Gourhan » in Noël Barbe & Jean-François Bert (dir.), *Penser le concret : André Leroi-Gourhan, André Georges Haudricourt, Charles Parain*, Paris, Creaphis Éditions : 15-32.

STARR Frederick 1926

« Japanese toys and toy-collectors », *Transactions of The Asiatic Society of Japan*, second series 3 : 101-116.

TAKEZAWA Shōichirō 竹沢尚一郎 2003

« Minzoku hakubutsukan no genzai. Minzoku hakubutsukan wa nijūisseiki ni sonzai shiuru ka » 民族博物館の現在—民族博物館は21世紀に存在しうるか (Le présent des musées d'ethnographie. Les musées d'ethnographie doivent-ils continuer d'exister au ^{XXI}e siècle ?), *Kokuritsu minzoku hakubutsukan kenkyū hōkoku* 国立民族博物館研究報告 (Bulletin du Musée national d'ethnologie), 22 (2) : 173-222.

YAMANAKA Ichirō 2000-2007

Le Japon vu par André Leroi-Gourhan 1937-1939, Kyoto, Université de Kyoto, 5 vol. + 1 suppl.

YANAGI Muneyoshi 柳宗悦 1981-1982

Yanagi Muneyoshi zenshū 柳宗悦全集 (*Œuvres complètes de Yanagi Muneyoshi*), Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房.

YANAGITA Kunio 柳田國男 1968-1971

Yanagita Kunio shū : teihon 柳田國男集 :

定本 (*Œuvres de Yanagita Kunio*), Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房.

Yokohama-shi rekishi hakubutsukan

横浜市歴史博物館 (**Musée d'histoire de la ville de Yokohama**) 2002

Yaneura no hakubutsukan. Jitsugyōka Shibusawa Keizō ga sodateta tami no gakumon 屋根裏の博物館—実業家 澁澤敬三が育てた民の学問 (Le musée du grenier. Les fondations d'une étude du peuple par Shibusawa Keizō, homme d'affaires), Yokohama, Yokohama-shi rekishi hakubutsukan, catalogue d'exposition.